

Les mille couleurs de Nicolas de Staël

Artiste incandescent, exigeant, perfectionniste jusqu'à la névrose, Nicolas de Staël est un peintre atypique, brillant et douloureux, dont le destin tragique n'est pas sans rappeler la figure tutélaire de Vincent van Gogh. À l'occasion du centenaire de sa naissance, plusieurs ouvrages et expositions permettent de redécouvrir une carrière aussi fulgurante que riche et contrastée.

Né le 5 janvier 1914 à Saint-Petersbourg, Nicolas de Staël incarne de façon presque archétypale les affres et abîmes de l'âme slave. Issu d'une famille de Russes blancs exilés en Belgique pour échapper à la révolution bolchevique, il passera sa vie à voyager du nord au sud, du Maroc à l'Île-de-France, de Nice à Dunkerque, de la Sicile aux plages de Normandie, se nourrissant et s'enivrant de ces paysages.

C'est au début des années 1940 qu'il entame sa carrière par des tableaux aux teintes froides et sombres (*Porte sans porte* en 1946 ou *Ressentiment* en 1947) puis il évolue vers des toiles davantage colorées pour aboutir finalement à une véritable exaltation de la couleur qui explose littéralement sous son pinceau (*Le Grand nu orange*, en 1953). En quinze ans, il réalise plus d'un millier d'œuvres – sans compter celles qu'il détruit rageusement car il en est insatisfait – influencé aussi bien par Cézanne, Matisse, van Gogh, Braque ou les grands maîtres hollandais.

N'appartenant à aucune école, refusant toutes les étiquettes, véritable franc-tireur de l'art, il tente d'exorciser ses démons et de dépasser son mal de vivre par un travail permanent et une inlassable recherche esthétique, naviguant sans cesse entre abstraction et figuration, frôlant l'abîme à tout instant, passant avec la même virtuosité des empâtements réalisés au couteau à des peintures plus fluides.

Après des années de vaches maigres et d'incompréhension,

dues notamment à son indépendance sourcilieuse et à son rejet de toutes les modes, il rencontre enfin le succès et la reconnaissance critique au début des années 1950. Il s'installe alors à Antibes, dans un atelier qui fait face à la mer, à deux pas du château Grimaldi (l'actuel musée Picasso). C'est de la fenêtre de cet atelier que, pourtant au faite de sa gloire et alors que ses toiles s'arrachent dans les salons et les galeries, il se jette un matin de mars 1955 et trouve la mort sur le bitume de la chaussée. Le grand artiste n'aura pas réussi à dépasser le doute et la fragilité qui l'habitaient depuis toujours. Parmi les événements de 2014 qui célèbrent son œuvre fiévreuse et visionnaire, on retiendra tout particulièrement le beau texte de Stéphane Lambert, *Le vertige et la foi*, qui donne la parole au peintre au cours de l'une de ses innombrables nuits de trouble et de bouillonnement intérieur alors qu'il revient en voiture de Paris à Antibes. « Toute création qui tienne est le fruit de l'équilibre trouvé entre la foi et le vertige. Ou plutôt – entre le vertige et la foi. L'ordre des mots était important. Car le vertige, ce me semble, est mon plus vieux compagnon », fait-il notamment dire à Staël, dont il cherche ensuite à décrire et à décrypter l'œuvre aux multiples facettes. Un petit livre intense et nerveux, à l'image de son sujet, qui complète et prolonge parfaitement l'exposition du musée André-Malraux, au Havre, *Lumières du Nord – Lumières du Sud*, à laquelle les Éditions Gallimard consacrent un très beau livre. De Staël ? Un « nomade de la lumière » ! ●